

Pourquoi et comment sécuriser les pratiques de santé ?

Colloque GETCOP-CNPS, le 22 janvier 2026, Palais du Luxembourg, Paris

Plaidoyer pour une médecine scientifique et humaniste

Reza Moghaddassi. Philosophe

Introduction

Bonjour à tous et merci de votre présence.

Comme l'a précisé Bernard, je suis philosophe, alors que beaucoup d'entre vous sont médecins ou thérapeutes. Vous avez généralement à faire en tant que médecin ou thérapeute à des personnes qui viennent parce qu'ils ont un problème et ils vous demandent de trouver la solution. Notre situation à nous, philosophes, est inverse. Nous avons généralement à faire à des personnes qui n'ont pas le sentiment d'avoir de problèmes et il s'agit pour nous de les éveiller à des problèmes qu'ils ne pensaient pas avoir. Nous avons d'abord à déstabiliser l'opinion en introduisant du doute, du questionnement et un sens des problèmes qui étaient absents. Pourquoi ? Parce que le rôle du philosophe est d'abord d'interroger les fondements, d'interroger nos sentiments d'évidence et nos certitudes. Il est d'interroger les paradigmes : c'est-à-dire l'ensemble des évidences sur lesquelles une société construit un système de représentation du monde. Ce n'est pas le désordre que veut le philosophe ni le renoncement à l'idée de vérité pour céder à un relativisme plat, mais la rigueur, la justesse, la reconnaissance de l'incertitude. Ce qu'il craint, c'est l'imposture. J'ose croire qu'un véritable scientifique aussi. Qu'un médecin encore plus. Nous reconnaissons cette exigence au degré d'humilité de tout homme soucieux de vérité. Humilité du philosophe, humilité du scientifique, humilité du médecin et du soignant.

Prémises : valeur inestimable de la science et refus du relativisme

Mon souhait aujourd'hui est d'être un pont entre des personnes qui ne se parlent pas. Je ne m'adresse pas seulement aux convaincus des médecines complémentaires, mais aussi à ceux qui doutent ou sont suspicieux, afin de tenter de dépasser certains quiproquos. Pour cela, je pose deux prémisses qui ne seront jamais remises en cause dans la suite de mon propos :

1. **L'attachement à la science** : Nous sommes tous attachés à l'effort de l'humanité pour construire un savoir fondé sur la raison et la rigueur de la méthode expérimentale. Nous sommes attachés aussi à une médecine qui s'appuie sur les sciences expérimentales et qui cherche à être fondée sur les preuves. Par conséquent, nous refusons tous, je pense, dans cette salle que soit considéré comme scientifique, ce qui ne relève pas de la science. Autrement dit, nous sommes contre une confusion entre science et pseudoscience. Pour cette raison nous refusons, par exemple, que soit instrumentalisé un jargon scientifique à titre rhétorique pour donner l'illusion de scientificité à une discipline qui n'est pas validée scientifiquement.
2. **Le refus du relativisme** : Nous sommes tous attachés à l'idée de vérité et, pour cela, nous pouvons tous craindre de nous tromper. Je ne souhaite pas céder à l'idée que « tout se vaut » ou que la vérité n'est qu'une question de point de vue. La vérité dépend du réel et de la logique ; elle impose un exercice de discernement et d'évaluation. Par

conséquent, nous refusons tous de céder à un relativisme de la connaissance, c'est-à-dire de considérer que n'importe quel discours sur le réel se vaut, que la vérité n'est qu'une question de point de vue. Nous le refusons, car pour nous, la vérité ne dépend pas de chacun, mais elle dépend du réel et de la logique. « Le réel, comme dit Lacan, c'est cela contre quoi on se cogne ». Il y a donc pour nous des discours qui ont davantage de valeur de vérité ou des pratiques qui ont davantage de valeur d'efficacité que d'autres. La vérité est peut-être un diamant qui a plusieurs faces, mais tout n'est pas une face du diamant. L'erreur existe. Le mensonge existe.

Cette remarque n'élimine pas la difficulté pour les êtres humains à pouvoir prétendre détenir avec certitude la vérité. Comme le dit André Comte Sponville, « la vérité, seul Dieu la connaît, s'il existe ». L'être humain a pu suffisamment se tromper sur ce qu'il croyait être certain, probable, improbable ou impossible pour être invité à être plus prudent sur l'emballage de ses impressions. Il a pu suffisamment se tromper sur ce qu'il croyait être vrai, vraisemblable ou faux pour être invité à être plus prudent sur ce qu'il croit. « La maturité, dit Emmanuel Kant, est liée au degré d'incertitude que nous sommes capables de supporter ».

Néanmoins, personne ne souhaite que les pouvoirs publics fassent la promotion de manière indistincte de toute personne ou de tout groupe de personnes qui prétendrait prendre soin ou de guérir les autres. Nous avons conscience de la manière dont dans l'histoire et le présent des marchands de rêve et des charlatans ont pu abuser de la faiblesse des autres et de leur espérance de guérison, parfois même de bonne foi. Nous avons conscience qu'il est nécessaire de penser les moyens de discerner entre le sérieux et le fumeux, entre le potentiellement intéressant et le potentiellement décevant, entre une piste surprenante et une piste délirante.

Mais une fois que nous nous sommes mis d'accord sur ces évidences, cela ne répond pas à la question de savoir comment il est possible d'offrir le meilleur aux malades et aux souffrants. Comment est-il possible de le faire, en respectant leur liberté de sujet, sans les traiter comme des enfants qui doivent obéir ? Comment il est possible de faire honneur à notre exigence de la science sans la trahir ? Comment allons-nous distinguer le surprenant et le délirant, le sérieux et le fumeux ? Comment le faire sans que nos préjugés viennent corrompre notre jugement ?

Je souhaiterais en tant que philosophe apporter quelques éclairages sur ces questions.

*

Nous sommes réunis aujourd'hui pour penser d'une part l'articulation entre, d'une part une médecine dite scientifique ou conventionnelle qui est la médecine de référence dans notre société et qui s'appuie sur les sciences biologiques, la chimie, la physique et mobilise des technologies issues des sciences expérimentales et d'autre part des disciplines qui s'occupent également du soin et de l'accompagnement des personnes, mais qui n'ont pas eu ou pas encore de validation scientifique et/ou institutionnelle.

Dans les faits, s'est développée une multitude de propositions d'accompagnement à travers des disciplines, parfois très anciennes, parfois récentes, que nous avons du mal à évaluer. Lorsque nous sommes face à une altérité qui nous échappe, nous avons humainement tendance à mettre tout dans le même panier. Ainsi se retrouvent mises dans le même ensemble aussi bien une médecine ancestrale, comme la médecine chinoise ou la médecine ayurvédique qu'une nouvelle technique de massage venant de Californie, des disciplines avec

des formations exigeantes et plébiscitées par de nombreux Français et une recette de grand-mère. Mais cette manière indistincte de rassembler ce qui est autre est le reflet d'abord de notre ignorance. Il y a de la différence dans l'altérité et il y a de la différence qualitative entre les approches non conventionnelles. Il y a une différence aussi entre une pratique qui a été invalidée scientifiquement et une méthode qui n'a pas fait l'objet d'une étude scientifique (au moins d'une étude d'efficacité).

Que cela nous plaise ou non, une multitude de Français ont recours en plus de la médecine conventionnelle à d'autres disciplines pour s'occuper de leur santé. Il est extrêmement rare qu'ils délaissent la médecine conventionnelle, mais ils n'hésitent pas à voir ailleurs lorsque la médecine conventionnelle ne résout pas ou pas suffisamment leurs problèmes.

Deux questions émergent alors :

- Quelle est la relation juste entre la médecine conventionnelle et un certain nombre d'approches différentes de la santé ?
- Quelle est l'attitude juste des pouvoirs publics à l'égard des pratiques de santé complémentaires ?

Nous chercherons à répondre à ces deux questions.

Ma contribution à ce débat se fera en quatre temps :

- 1) Une médecine humaniste ne peut être seulement une médecine qui se réclame de la science.
- 2) Une relation faussée à la science, qu'on peut appeler scientiste, conduit certains de ceux qui invoquent la science à trahir l'esprit scientifique.
- 3) Nous sommes en train collectivement de vivre un changement de paradigme dans le rapport à la connaissance qui permet de mieux comprendre les tensions et les crispations provoquées par l'émergence et l'intérêt de plus en plus grand de la société pour d'autres approches de la santé.
- 4) Enfin, nous verrons les arrière-plans politiques de ces débats.

1) Une médecine humaniste ne peut être seulement une médecine qui se réclame de la science

a) La médecine s'appuie sur des sciences, mais elle ne peut pas s'appuyer seulement sur des sciences.

Pour pouvoir répondre de manière correcte à la question de la juste relation aux disciplines ou aux médecines dites non conventionnelles, il est nécessaire de comprendre la nature de la médecine dite conventionnelle. Pour bien comprendre la relation juste à une altérité, il est nécessaire de clarifier la relation à soi-même. Il y a ainsi quelque chose de caricatural et de faux pour la médecine conventionnelle à ne se réclamer que de la science et à opposer le scientifique au non scientifique.

Certes, la médecine moderne, appelée parfois biomédecine, s'appuie bien sur les sciences expérimentales, qui sont à la fois une approche qui se veut rigoureuse pour interpréter les phénomènes et les expliquer et une approche collective avec validation par les pairs. Mais la médecine académique ne s'appuie pas et ne doit pas s'appuyer seulement sur des sciences dites objectives :

- Car elle a affaire à des personnes et pas seulement à des corps biologiques. Elle doit tenir compte de dimensions humaines. C'est pourquoi un patient a besoin de rencontrer chez le médecin son humanité et non pas seulement sa technicité. C'est pourquoi les sciences humaines, à commencer par la psychologie, sont précieuses pour prendre soin d'un patient. La souffrance humaine et la santé ne se réduisent pas à la gestion des symptômes et des indicateurs biologiques. Inutile de revenir sur l'importance bien connue aujourd'hui du « care » en complément du « cure ». Et toutes ces connaissances, ce savoir-faire, ce savoir-être, si précieux, ne relèvent pas d'une validation scientifique et expérimentale.
- Car toute relation thérapeutique est d'abord une relation entre une attention et une confiance. Or, il n'y a pas une science de l'attention et de la confiance. Nous savons assez aujourd'hui le poids de l'effet placebo et de l'effet nocebo pour cesser de réduire la relation thérapeutique à la simple rencontre d'un problème et d'une compétence, d'une simple maladie et d'un remède.
- Car la médecine s'adresse à des êtres singuliers qui ne sont pas des copies conformes et qui réagissent différemment aux mêmes molécules. C'est pourquoi la médecine est d'abord un art, un art qui mobilise de la science, mais un art qui ne mobilise pas seulement de la science. Elle doit développer un savoir empirique qu'Aristote appelait la « *phronésis* », parfois traduite par « sagacité », et qui désigne une intelligence capable de s'ajuster aux situations singulières, de saisir le moment opportun, de sentir ce qu'il y a de plus adapté. Connaître, dit Aristote, c'est connaître les causes. C'est pourquoi la *phronésis* n'est pas le savoir au sens fort, mais elle est une forme de savoir liée à la perception des effets. La médecine conventionnelle n'opère pas toujours par un savoir des causes, mais par un savoir des effets. C'est pourquoi, notamment les statistiques prennent tant de places en médecine. Un savoir fondé sur des statistiques n'est pas vraiment un savoir. Cela reste précieux, faute de mieux.

Par conséquent, il n'est pas possible pour la médecine conventionnelle d'ignorer a priori des approches qui ne sont pas encore validées scientifiquement ou qui ne peuvent pas l'être sans quoi elle scierait une branche sur laquelle elle est assise. On ne peut rejeter une pratique de santé sous prétexte qu'elle n'est pas « scientifique », car la médecine elle-même mobilise des savoirs humains qui ne sont pas toujours enseignés en faculté. Une médecine qui se veut humaniste ne peut pas être seulement une médecine scientifique et elle doit s'ouvrir à toutes les approches qui permettent d'apporter aux patients un mieux-être que les pratiques fondées scientifiquement ne peuvent faire.

b) Il y a une tension entre l'idéal humaniste de la médecine et la négation de l'humanisme inhérent à la méthode scientifique.

Il existe une tension profonde et souvent impensée entre la science biologique, qui objective et « chosifie » le vivant pour progresser, et l'humanisme, qui considère l'homme comme un être de liberté et de conscience. Des penseurs comme Jean Rostand (*Pensées d'un biologiste*) ou Jacques Monod (*Le hasard et la nécessité*) ont souligné cette « schizophrénie culturelle ». D'un côté, une science matérialiste, mécaniste et déterministe nous décrit comme des « intégrales de réflexes » ; de l'autre, nous brandissons la dignité humaine et les valeurs

morales. Pour être véritablement humaniste, la médecine ne peut donc pas s'appuyer uniquement sur son référentiel scientifique classique.

Une médecine qui nierait une approche plus riche et plurielle de l'être et qui voudrait se cantonner à une approche objectivante de l'être humain cesserait d'être pleinement soignante et humaine. Une médecine qui est humaniste est une médecine de l'écoute, du contact et ouverte à la question du sens. C'est une médecine qui a le sens du mystère de la personne, mais aussi du mystère de la maladie et des voies multiples par où, de la matière ou de l'esprit, une issue peut s'ouvrir. Parmi les différentes disciplines « non scientifiques », il y a peut-être des ressources pour apporter le complément à l'approche purement scientifique.

Cette difficulté à reconnaître la valeur d'approches qui sont hors du champ de la méthode expérimentale et de l'approche objective est l'une des caractéristiques du scientisme. Les scientifiques croient qu'en dehors de la méthode scientifique et de la mesure quantitative des phénomènes, nous ne serions que dans l'erreur, la fantaisie ou la distraction. L'art, la spiritualité, les mythes et tous les autres champs de la culture seraient hors du champ de la vérité. Cette réduction de l'approche du réel et de la vie par le regard scientifique conduit à un appauvrissement considérable du réel et à une amputation dommageable à la médecine. C'est un danger pour elle de tomber dans ce scientisme.

Mais il y a un autre aspect du scientisme qui se manifeste parfois chez certains dans leur compréhension de la médecine : celle qui consiste à croire que les sciences expérimentales produisent grâce à leur méthode rigoureuse une vérité définitive et absolue sur le réel et que la médecine en s'appuyant sur ces vérités serait le lieu de la vérité.

Ce qui m'amène à un nouveau point : une forme de naïveté à l'égard de la science conduit certains tenants de la médecine comme science à trahir l'esprit de la science et leur vocation de médecin.

2) Le scientisme contre la science

a) Le savoir scientifique ne produit pas la certitude ni une vérité définitive, mais une vérité provisoire

Selon le **scientisme**, la méthode scientifique produit des vérités définitives et cumulatives. Or, l'histoire des sciences montre que les connaissances ne sont pas simplement cumulatives : elles subissent des bouleversements. Contrairement aux mathématiques qui sont une science formelle et dont les démonstrations continuent à être valides pour toujours, les sciences expérimentales, comme la physique et la biologie ont une histoire mouvementée, et des conceptions validées à une période ne le sont plus aujourd'hui. Nous avons beau mobiliser la méthode rigoureuse de la science et invoquer la « preuve expérimentale », celle-ci ne nous conduit pas à une vérité absolue et certaine sur le réel. Ce paradoxe s'explique en réalité très bien et de nombreux philosophes des sciences ont éclairé les raisons d'un tel échec. Nous n'indiquerons ici que quelques raisons seulement, car ce n'est pas l'objet direct de cette conférence. Ce sont les conséquences de cet état de fait qui nous intéressent :

- Les sciences expérimentales sont des sciences inductives, c'est-à-dire, qu'elles partent du particulier pour aller vers du général et cette généralisation peut être trompeuse.

- Elles s'appuient sur des techniques pour appréhender les phénomènes et les mesurer. Or, comme le montre Bachelard, « nos instruments sont des théories matérialisées » et il n'y a pas de « faits scientifiquement neutres ». Par ailleurs, les progrès techniques futurs pourront valider l'existence de certains phénomènes ou remettre en cause certaines de nos croyances ou certains de nos savoirs.
- Nos hypothèses s'appuient sur un système de savoir ou un paradigme qui pourra un jour être remis en cause.
- Etc.

La conséquence de cette prise de conscience est la remise en cause du scientisme. Cela conduit le monde scientifique à une vision plus humble de la vérité en science. On ne prétend plus détenir la vérité absolue sur le réel, mais disposer du modèle d'explication le plus performant dans l'état actuel de nos connaissances et de nos techniques.

Dans la conscience collective et chez certaines personnes qui se réclament de la science, notamment dans le monde médical, politique ou médiatique, l'idéologie scientiste demeure tenace et cette humilité de la vérité scientifique est absente.

Cette humilité devrait nous interdire de rejeter d'emblée une discipline étrangère à notre paradigme. Cela ne signifie nullement qu'on doit céder au relativisme, puisque précisément le savoir scientifique a le pouvoir d'avoir une force prédictive et de rendre compte du réel, mais cela conduit à ne pas prendre de haut un discours ou une discipline qui ne s'appuie pas sur les mêmes présupposés que nous.

Cela conduit d'ailleurs, à l'intérieur du monde scientifique, à ne pas rejeter sans attention et examen le chercheur qui viendrait bouleverser des savoirs supposés difficilement discutables. Combien de scientifiques ont souffert d'avoir eu raison trop tôt sur leur semblable !

b) Deux exemples de verrouillage mental

- Premier exemple - J'évoquais tout à l'heure les présupposés matérialistes, mécanistes, déterministes et réductionnistes de la science moderne. Ces présupposés ont permis à la science moderne de faire des bonds incroyables dans les savoirs. Ils ne sont pas le résultat de la science moderne, mais son présupposé philosophique. Or ce présupposé est discutable et historiquement discuté, même en faisant abstraction de la physique quantique qui a malmené ces présupposés. La médecine moderne qui repose sur la science moderne est déterminée par ces présupposés, qui sont la croyance par défaut de notre éducation moderne. Dès lors qu'on se retrouve face à une discipline ou une approche de la santé qui ne se construit pas sur ces présupposés matérialistes et mécanistes, cela provoque une dissonance cognitive et une réaction de méfiance. Il n'y a aucun problème à adopter ces présupposés et à y adhérer. Le problème est d'oublier qu'il s'agit de croyances et non d'un savoir.
- Deuxième exemple - Tout notre système de représentation anthropologique est fondé sur une vision binaire : corps et psyché. Notre système de santé est organisé autour de cette dualité. C'est le paradigme dominant à travers lequel nous analysons la santé d'un être humain. Il ne s'agit pas de science mais de croyance ou de postulat. Une vision du monde. Pour les Anciens, la vision anthropologique était ternaire : corps, âme, esprit et le soin à la personne était pensée en fonction de ces trois dimensions sans confondre le psychique et

le spirituel. En Chine et en Inde, on distingue le corps grossier et le corps subtil, le corps physique et le corps énergétique, celui auquel font référence, par exemple le yoga ou l'acupuncture. Cela configure notre lecture du monde et du soin différemment. Celui qui a grandi selon le modèle binaire corps physique et psychologie pourra rester perplexe et considérer le corps énergétique comme fumeux. Mais ce jugement est davantage le reflet de l'enfermement dans son paradigme que l'expression objective d'une vérité. Le « fumeux » et le sérieux reposent parfois sur des dissonances dans les présupposés.

Il ne s'agit ici que de deux exemples, mais à travers ces exemples, nous voulons mettre en lumière la manière dont certains invoquent indûment la science et la rationalité pour discréditer des médecines non conventionnelles qui ont le malheur d'échapper aux partis-pris philosophiques de la science qu'ils invoquent. D'où des quiproquos et un dialogue de sourds. Une première compréhension de la notion de paradigme en science doit conduire à une plus grande humilité, et à ne pas rejeter a priori des thèses ou un système de représentation qui repose sur d'autres paradigmes que le nôtre. Il n'est pas impossible d'ailleurs, qu'avec les progrès technologiques, certaines affirmations qui paraissaient étonnantes ou invérifiables deviennent plus vérifiables demain. La connaissance est un cercle qui, plus il s'étend, plus il augmente sa surface avec l'inconnu.

Lorsque quelqu'un qui se revendique de la science perd de vue cette compréhension décisive au sujet de la science et qu'il cède à une forme de scientisme, alors cela produit paradoxalement un discrédit sur la science elle-même. Et c'est ce à quoi nous assistons aujourd'hui. Ceux qui se veulent les défenseurs de la science contre les pseudosciences et le charlatanisme (combat légitime) produisent auprès du grand public l'effet inverse escompté : une défiance plus grande encore. Pourquoi ? Parce que ces gens croient défendre la science alors qu'ils défendent le scientisme.

c) L'emprise d'une vision idéologique de la science conduit des personnes qui se réclament de la science à trahir l'esprit scientifique et augmenter la défiance à l'égard de la communauté scientifique :

- L'esprit scientifique repose sur le refus du préjugé, c'est-à-dire l'absence de jugement avant examen. Or, nous assistons très souvent à un rejet a priori de pratiques de santé ou médecines non conventionnelles, sans examen de leurs principes ni aucune évaluation de leurs effets.
- L'esprit scientifique se caractérise par une curiosité pour l'inconnu et par une capacité à se laisser interroger par ses propres certitudes. Lorsqu'il s'agit de soulager ou de libérer un être de sa maladie ou de souffrance, cette curiosité est encore plus fondamentale. Or, nous assistons trop souvent à une absence de curiosité pour ce qui pourrait surgir de manière inattendue de l'extérieur de notre communauté scientifique d'appartenance. C'est le fameux verrouillage mental dont nous parlions précédemment.
- L'esprit scientifique consiste à combattre une erreur ou un mensonge par des faits ou des arguments, et non par des anathèmes ou des étiquettes infamantes pour discréditer une discipline, son fondateur ou ses pratiquants. Ainsi, les termes de « pseudo-médecine », « charlatanisme » et de « sectes » sont dévoyées de leur sens rigoureux pour s'attaquer à la respectabilité d'une personne ou d'une pratique de santé sans argument, ni preuve. Des acteurs du monde médical ou d'académie

médicale, des institutions étatiques comme la Miviludes, incarnent parfois cette posture inique en mobilisant la charge symbolique et affective de certains mots pour distiller de la méfiance ou de la peur auprès du grand public. Les relais médiatiques et la confiance d'une grande partie du public en ces figures d'autorité contribuent à détruire la réputation de personnes ou de pratiques de santé sans véritable enquête approfondie ni débat contradictoire. Alors que la science moderne avait voulu se libérer du dogmatisme et des tribunaux d'inquisition prêts à partir à la chasse aux « hérétiques », certaines personnes qui se revendiquent de la science mobilisent les mêmes mécanismes psychologiques. Si une partie du grand public est en encore dupe de cette guerre idéologique qui prend l'apparence d'une croisade scientifique, de plus en plus nombreux sont ceux qui se rendent compte de la supercherie et d'une forme de chasse aux sorcières. Dès lors, la défiance à l'égard d'institutions, pourtant utiles, grandit.

- L'esprit scientifique repose dans une sorte d'amour du débat contradictoire et de dialogue avec ce qui pourrait être divergent. Or, nous n'avons socialement et politiquement aucun espace pour qu'un dialogue et qu'un tel débat ait lieu. L'ambiance globale au sein des institutions ou des figures d'autorité, du moins en France, est celle de la méfiance systématique et du refus de tout dialogue. Cela donne une piètre image de ce qu'on attendrait de la communauté scientifique et de l'ordre politique.
- L'esprit scientifique est en ce sens par définition anti-sectaire si on redonne au mot secte son sens précis. Est sectaire toute attitude de la part d'une communauté qui consiste à demander à ses adeptes de ne pas fréquenter ceux qui ne font pas partie de la communauté ou qui consiste à leur demander de ne pas échanger avec eux. Le sectarisme est un repli sur soi en communauté de « vérité ». L'esprit scientifique refuse le repli sur soi et ne craint pas de rencontrer la divergence. Or, l'attitude de nombreux détracteurs des médecines non conventionnelles relève d'une attitude sectaire (donc anti-scientifique).
- L'esprit scientifique est marqué par l'esprit de distinction et par sens de la nuance. Or, nous assistons trop souvent à une généralisation abusive dans laquelle nous mettons toutes les pratiques de santé complémentaires sur le même plan, comme s'il s'agissait d'un magma indistinct d'hérésies. Impossible de faire des distinctions entre des pratiques aussi variées et différentes lorsque nous ne prenons pas la peine de nous y intéresser et surtout de nous intéresser à leurs éventuels succès.

Ainsi, ceux qui veulent dénoncer l'obscurantisme en viennent à incarner l'obscurantisme. Ceux qui dénoncent les dérives sectaires en viennent à incarner l'esprit sectaire. Ceux qui dénoncent la crédulité des autres ont eux-mêmes un rapport crédule à la connaissance (ignorant, semble-t-il, les apports de l'histoire des sciences, de la sociologie des sciences et de l'épistémologie des sciences). Cet état d'esprit anti-scientifique au sein de la communauté scientifique n'est pas nouveau et ceux qui en souffrent ne sont pas seulement les travailleurs de la santé, mais les pionniers de la science elle-même, comme l'expliquait magistralement déjà Auguste Lumière, l'un des frères Lumières, dans son livre publié en 1941 et intitulé *Les fossoyeurs du progrès-les mandarins contre les pionniers de la science*. Le plus grave peut-être, est la perte de confiance grandissante au sein de la population envers les institutions politiques et scientifiques liée à ce dévoiement de l'esprit scientifique.

3) La transition de nos sociétés vers un nouveau paradigme

Tout ce que je viens d'expliquer ne permet pas bien de comprendre la situation historique que nous sommes en train de vivre. Je n'ai fait que décrire des mécanismes psychologiques et institutionnels qui sont une banalité dans l'histoire. Il me semble au contraire que nous sommes en train de vivre collectivement une ère nouvelle dans notre rapport à la connaissance comparable au basculement qui a eu lieu des civilisations traditionnelles aux civilisations modernes. J'ai eu l'occasion de développer ce point dans un article publié dans la revue Hegel que les auditeurs ou les lecteurs pourront retrouver sur le lien en bas de page¹. Je vais en faire un résumé plus succinct aujourd'hui devant vous.

L'irruption de la modernité a été marquée par la volonté d'une lecture rationnelle du monde et dans la conscience collective nous avons assisté, à un déplacement de l'instance de la vérité de la religion et de l'Église vers la communauté scientifique. Ce processus a pris plusieurs siècles pour se déployer et à manifester toutes ses conséquences. Cela fait partie de notre histoire. Seulement, les sociétés contemporaines, comme les instances politiques et académiques, ne réalisent pas encore que nous sommes collectivement en train de vivre un nouveau changement de paradigme tout aussi déstabilisant que le passage d'une civilisation traditionnelle à une civilisation moderne : à nouveau, notre relation à la vérité est interrogée, à nouveau les autorités devenues traditionnelles sont inquiétées et les verrouillages politiques et juridiques pour empêcher la marche de l'histoire n'y pourront rien.

Un nouveau paradigme naît toujours de la prise de conscience des limites de l'ancien paradigme. Ainsi, face à l'expérience de l'histoire des sciences, la modernité a d'abord dû renoncer à l'illusion scientifique selon laquelle, grâce à *la* raison et *la* méthode scientifique, les êtres humains seraient capables de produire un discours absolument vrai et certain sur le monde, indubitable et définitif. Nous sommes passés, disions-nous, à une vision plus humble de la vérité scientifique comme modèle le plus prédictif, comme vérité provisoire. Autrement dit, ce n'est plus tant la méthode de découverte qui devient le plus capital, mais la force prédictive ou l'efficacité d'un modèle théorique. Dès lors, dans le nouveau paradigme en train d'émerger, on ne s'intéressera pas à un modèle théorique ou à une pratique selon qu'elle suit une méthode donnée, mais en fonction de son efficacité. Paul Feyerabend, l'un des plus grands philosophes des sciences du XXe siècle, peut ainsi donner comme titre provocateur à son livre « *Contre la méthode* », non pour remettre en cause la force de la méthode scientifique, mais pour mettre en lumière la nécessité d'accorder son attention à des modèles de pensée ou des modes de pratiques qui ne découlent pas de la méthode scientifique ou des doctrines issues d'une telle méthode. Cette attention ne découle pas d'un désir de tolérance, mais de la volonté de vérifier l'intérêt et l'efficacité d'une pratique ou d'un système de représentation donné, aussi surprenant soit-il. En voulant sortir du « Diktat de la science officielle », il ne veut pas abandonner la science, mais ouvrir le champ de la connaissance qui peut être bien plus vaste que le champ de la science moderne. Il ne s'agit pas non plus dans ce nouveau paradigme de tomber dans le relativisme, puisque tous les pratiques et systèmes de représentation ne se valent pas, puisqu'elles ne se révèlent pas nécessairement efficaces. Appliqué au monde de la santé, la vraie question n'est pas de savoir si une méthode, une pratique ou une technique correspond à nos critères de scientificité, mais de savoir si elle marche et à quel degré, avec

¹ <https://stm.cairn.info/revue-hegel-2024-1-page-3?lang=fr>

un minimum d'effets secondaires, à moindre coût et sur la longue durée. Il s'agit éventuellement de confronter les pratiques selon les critères avec les meilleurs bénéfices-risques. C'est pourquoi, dans ce nouveau paradigme, la médecine conventionnelle aura une importance considérable, car elle est redoutablement efficace pour un certain nombre de symptômes et pathologies. En revanche, elle n'est pas forcément performante sur certains symptômes et il existe peut-être des approches qui le seront plus. On ne le sait pas a priori. On ne peut le savoir qu'a posteriori, après examen. Dans ce nouveau paradigme, il ne s'agit pas pour la démarche scientifique de se nier ni de disparaître, mais de peut-être voir émerger, dans la rencontre avec l'altérité, des thérapies ou des remèdes nouveaux à partir de ses propres méthodes. La rencontre de l'altérité peut être fructueuse. Comme le dit si bien Antoine de Saint-Exupéry « Quand tu diffères de moi, mon frère, tu ne me lèses pas, tu m'enrichis ». Il s'agit, en rupture avec le scientisme, d'étendre le champ de la connaissance humaine au-delà de la science moderne.

Dans le paradigme moderne dont le coup d'envoi philosophique fut Descartes avec son *Discours de la méthode*, il y avait la croyance qu'il était possible d'enfermer la vérité du monde dans un discours unique, un modèle unique et universel. Dans le nouveau paradigme qu'on appellera à défaut de « postmoderne », on ne croit plus qu'il soit possible d'enfermer la vérité du monde dans un seul modèle. Pour lui, la vérité est au-delà de nos capacités de représentation, mais il est possible pour les hommes, à travers des modèles et des systèmes de représentations multiples et éventuellement contradictoires, d'avoir une prise sur le réel. Il n'y a plus *la* mathématique, mais *les* mathématiques, selon le système d'axiomes initial choisi ; il n'y a plus *la* raison, mais des régimes de rationalité différents selon les postulats ou les présupposés initiaux empruntés. L'être humain ne prétend plus détenir comme un Dieu la vérité du monde, mais s'ouvre à une vision plus humble et plus polyphonique du discours sur la réalité. De même qu'en physique, nous nous sommes mis à mobiliser des modèles mathématiques différents et des modèles théoriques non convergents pour expliquer différentes parts du réel physique, de même, dans le paradigme postmoderne, on ne craint pas de mobiliser des systèmes de représentation très différents de la biomédecine moderne s'ils se révèlent fructueux pour la santé. On ne craint pas que soient mobilisées d'autres facultés que l'intelligence discursive pour accéder à des connaissances. C'est aux fruits que nous jugerons de l'arbre. En réalité, notre intelligence de vie a toujours fonctionné comme cela, mais ce sont les verrouillages idéologiques et les impuissances apprises dans l'histoire qui ont produit des verrous intellectuels et une normalisation politique du discours sur la connaissance.

Le passage d'un monde traditionnel, plus soucieux de fidélité aux Anciens, à la modernité, marquée par une volonté de refondation rationnelle du monde, ne s'est pas fait sans heurts ni crispations. Les tenants de l'ordre traditionnel ancien, les garants des institutions, dont la fonction est de préserver l'ordre existant, n'ont pas toujours été tendres envers les chercheurs qui, à travers une raison intempestive, venaient bousculer les certitudes installées et surtout le paradigme établi. Galilée en est un symbole. De même, le passage du paradigme moderne au paradigme postmoderne, qui ne fait que commencer, conduit nécessairement à des crispations ou des formes de logique d'inquisition, par réflexe de défense, et au nom de la vérité, pour sauvegarder le paradigme installé et pourtant si défaillant à présent. Les murs se fissurent de partout, mais on continue à croire que nous pourrions arrêter le mouvement de l'histoire. La violence institutionnelle à l'égard de certaines thérapies complémentaires s'explique en partie à partir des mêmes mécanismes historiques. Les milieux institutionnels et

universitaires, surtout en France, sont encore structurés selon le paradigme moderne. Pour combien de temps ? Personne ne le sait. C'est presque toujours de l'extérieur des institutions, par essence conservatrices, que vient le changement. Le nombre de plus en plus important de personnes en France et à travers le monde qui font appel à des pratiques différentes ou complémentaires de la médecine conventionnelle et qui s'en trouvent satisfaites est une vague qui finira par avoir ses répercussions sur les décideurs. Les enfants des « mandarins » de la science viendront bousculer les idées reçues de leurs aïeux. Le caractère beaucoup plus fructueux du nouveau paradigme fera son chemin et finira par conduire au troisième stade dont nous parlait Schopenhauer : « Toute vérité passe par trois étapes : elle est d'abord considérée comme ridicule, puis dangereuse, puis évidente ».

On ne peut ou on ne pourra plus se réfugier derrière l'existence, bien réelle, des charlatans, pour rejeter, d'un seul bloc, sans examen, et surtout sans évaluation, des systèmes d'approche de la santé différents de celui produit par la biomédecine moderne. Le paradigme postmoderne invite la société et le monde de la santé à s'ouvrir à d'autres approches non pour les valider a priori, mais pour les étudier et les évaluer pour se faire un jugement sur leur intérêt. Nous sommes appelés à passer d'un monde qui veut confisquer la vérité et l'accès à la connaissance à un monde où le monde de la connaissance sera plus relationnel et plus conscient de l'importance de l'ouverture d'esprit en matière de connaissance.

4) Les arrière-plans politiques et éthiques de ces débats

Quels que soient les résultats d'une évaluation des pratiques de santé complémentaires et de leur reconnaissance institutionnelle ou non, il demeure des questions de nature politique sur le projet de société qui est le nôtre.

Un État qui se veut humaniste et respectueux de la liberté de conscience des citoyens et de leur liberté à disposer de leur corps peut-il décider pour eux de la manière dont ils doivent se soigner ? Il y aurait là un empiètement sur la vie privée des individus qui est contraire à une démocratie saine. Un État qui déciderait pour les citoyens du vrai et du faux et qui déciderait pour les citoyens de la manière dont ils doivent se soigner serait un État totalitaire au sens où l'un des aspects du totalitarisme est d'empiéter toujours plus loin dans les vies privées des gens, même quand l'exercice de leur liberté n'empiète pas sur celle des autres. Le droit de se soigner à travers des méthodes inefficaces et vraisemblablement erronées doit être protégé autant que le droit de croire à des choses absurdes. L'État peut jouer un rôle d'alerte et de recommandations, il peut reconnaître l'intérêt de certaines approches ou dénoncer le manque de preuves de certaines autres, mais il doit se garder d'imposer aux citoyens une manière de se soigner. Il est assez étonnant, à l'heure où certains exigent de l'État d'aider les personnes à se suicider et de lui demander d'empêcher les personnes de se soigner à leur guise.

La démocratie est en principe étrangère à un modèle paternaliste de gouvernance dans lequel les citoyens seraient traités comme des enfants qui devraient obéir à des « experts » désignés. La différence entre un État technocratique et un État libéral est que le second veille à respecter la liberté de conscience et la liberté de choisir sa vie des citoyens (dans la mesure où elle n'empiète pas sur celle des autres).

Il y a implicitement chez un certain nombre d'acteurs de la santé et d'acteurs politiques une volonté de pouvoir et d'emprise sur les corps qui est caractéristique des dérives totalitaires. La volonté de « purge » des pratiques considérées comme concurrentes et le désir d'imposer le

même protocole à tous sont également symptomatiques. Lorsqu'Hannah Arendt analyse le totalitarisme qui est une maladie qui guette les sociétés démocratiques, pour elle le danger est la réduction de l'homme à sa simple existence, la disparition de la pluralité humaine et la destruction de l'espace public de parole et d'action. Dans le domaine de la santé, le climat actuel n'est pas très sain, si nous considérons ces critères.

Lorsque Foucault met en garde contre l'emprise du « biopouvoir », c'est parce que l'État moderne risque de vouloir gouverner la vie privée au nom de la santé en transformant le soin, la norme et la protection en instruments de domination. Là encore nous avons à nous méfier des enfers qui sont pavés de bonnes intentions, des dystopies produites par ceux qui veulent le bien des autres, même malgré eux. Contre le biopouvoir, il faut opposer la valeur de la biodiversité.

Conclusion

En conclusion, je ne peux que plaider pour une raison humble, ouverte, indépendante et libre. C'est la condition de possibilité d'une science qui veut rester scientifique et d'une médecine qui veut rester humaniste.

La diversité des approches de la santé n'est pas d'abord un problème ou un danger, elle est d'abord source d'une grande richesse et elle est de nature à stimuler la recherche. La volonté de faire le tri entre les pratiques frauduleuses et mensongères et les pratiques intéressantes demandent une évaluation de l'efficacité des approches concernées. Une médecine scientifique n'est pas une médecine scientiste et une médecine humaniste n'est pas une médecine qui ignore tout ce qui échappe à l'approche matérialiste du monde. J'oserais ajouter qu'une médecine qui aurait besoin d'éliminer ses concurrents pour garder ses patients n'est pas une médecine qui se porte bien.

Dans tout cet exposé, je me suis concentré sur les ressorts épistémologiques et idéologiques du débat et j'ai volontairement laissé de côté les enjeux économiques et les rapports d'intérêt qui peuvent jouer un rôle non négligeable et le plus souvent inavoué, dans l'ombre de la conscience collective.